

C'EST CE SOIR QU'IL FAUT RETARDER LES PENDULES D'UNE HEURE

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2517. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Samedi
6
OCTOBRE
1917.

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15,00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
:: Téléphone : Wagram 5744 et 5745 ::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France..... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^d des Italiens - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES DEUX ÉLÉMENTS DU CONFLIT INTÉRIEUR RUSSE



KERENSKY (X) PASSE EN RÉVUE, DEVANT LE PALAIS D'HIVER, A PETROGRAD, LES TROUPES QUI LUI DEMEURENT FIDÈLES



LE CONGRÈS DES "BOLCHEVIKS", OU MAXIMALISTES, REUNI A PETROGRAD, ET QUI MÈNE VIOLEMMENT L'ACTION CONTRE KERENSKY. On sait les difficultés que rencontre Kerensky pour constituer un ministère. Alors que les "bolcheviks" lui enjoignent de réunir un cabinet exclusivement socialiste, Kerensky affirme que, si l'idée d'un ministère de coalition est repoussée par la conférence démocratique, il donnera sa démission. Le voici, en haut de cette page, au milieu des troupes qui lui restent dévouées. Voilà, en bas, une réunion des maximalistes. On voit, au premier plan, MM. Martof (1), qui séjourna longtemps à Paris et figure au nombre des plus ardents pacifistes; Tcheidze (2), qui vient de donner sa démission de président du Comité des ouvriers et soldats, et Tseretelli (3), qui fut l'un des collaborateurs de Kerensky.

LE BILAN DE LA VICTOIRE ANGLAISE

4.500 PRISONNIERS

L'avance de nos alliés s'étend sur un front de 15 kilomètres et dépasse par endroits, en profondeur, 2 kilomètres et demi.

LES ALLEMANDS, TRÈS DUREMENT ÉPROUVÉS, CONTRE-ATTAQUENT SANS SUCCÈS



UNE RUE DU VILLAGE DE PASSCHENDAËLE.

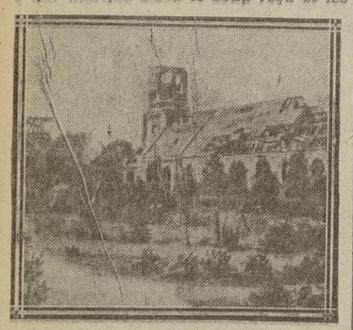
situé directement à l'est des crêtes dont viennent de s'emparer les troupes britanniques

La nouvelle action tactique engagée par les Anglais sur le secteur d'Ypres a atteint tous ses objectifs. On ne saurait admirer assez la méthode avec laquelle ce mouvement offensif a été mené. Sur quinze kilomètres il donne à nos alliés une avance qui, par endroits, dépasse deux kilomètres et demi.

La tactique allemande, qui n'a jamais varié, est de répondre à toute offensive par des contre-attaques répétées, improvisées sur le terrain et menées avec les troupes de réserve, sans souci des pertes. Dans le cas présent, cette contre-offensive a été empêchée dès le début par la raison même que l'assaut anglais a prévenu une entreprise allemande qui allait être déclenchée. Les cinq divisions ennemies qui s'approprièrent à entrer en action entre Zonnebeke et le bois du Polygone, surprises par le feu de barrage de l'artillerie britannique, furent écrasées sans avoir pu combattre. L'état-major du prince Rupprecht ne réussit dans la soirée qu'à lancer de faibles contre-attaques, à l'est de Gravenstafel et au nord-est de Langemarck, et dans la partie sud du front d'offensive, contre le bois du Polygone. Toutes furent brisées par le feu des canons.

Ce n'est qu'après avoir rassemblé leurs troupes et reformé des unités de choc que les Allemands purent organiser, dans la nuit et la matinée, des attaques sérieuses.

Les Allemands témoignent d'un grand embarras pour rendre compte de la victoire anglaise : ils qualifient cette bataille d'« exceptionnellement dure », ce qui marque assez le coup reçu et les



GHELUVELT : L'ÉGLISE EN RUINES
La ligne anglaise atteint actuellement les sables de cette localité

perles subies. Selon leur méthode habituelle, ils tentent d'équivoquer, en dissimulant la perte de certains villages, ou en atténuant l'importance de certaines positions.

Enfin, comme on pouvait le prévoir, ils reprennent leur thème favori et présentent à leur public l'avance scientifique calculée des Anglais sur des objectifs déterminés comme une manœuvre à but illimité. C'est une excuse qui paraît, à la longue, assez puérile.

Le communiqué britannique de la soirée du 4 octobre, donnant des détails complémentaires sur la victoire de nos alliés, n'est parvenu à Paris qu'hier matin, à sept heures. Nous le publions ci-dessous.

Notre attaque lancée ce matin sur un front de 15 kilomètres du sud de Tower-Hamet à la voie ferrée d'Ypres à Staden (nord de Langemarck) a entièrement réussi.

Nous avons atteint tous nos objectifs, conquis des positions très importantes, et le chiffre de nos prisonniers actuellement dénombrés dépasse trois mille. La crête principale se trouve entre nos mains jusqu'à environ 1.000 mètres au nord de Broodfeinde.

Les temps, qui, durant tout le cours de notre préparation, avait paru devoir rester favorable, perdit hier de sa stabilité. Le vent, gagnant constamment en force, a soufflé de l'ouest la nuit dernière et pendant toute la durée de la bataille avec une violence très grande à certains moments et en s'accompagnant de rafales de pluie. Ces conditions défavorables ont augmenté

la difficulté de notre avance et rendu plus pénible le travail de nos aviateurs. Ils n'en ont pas moins accompli leur mission, donnant de temps à autre des renseignements sur les positions occupées par nos troupes et les points de concentration des contre-attaques ennemies.

L'attaque a été exécutée par des divisions anglaises, australiennes et néo-zélandaises. Les troupes anglaises comprenaient des bataillons appartenant à vingt-huit comtés. Quelques bataillons écossais, irlandais et gallois ont également participé aux opérations.

Sur tous les points l'avance a été rapide dès le début. Au sud de la route de Menin, où nous ne voulions effectuer qu'une légère progression, tous les objectifs furent atteints de bonne heure.

Au nord de la route, des bataillons anglais enlevèrent le hameau et le château de Polderhoek, où la lutte fut violente, et chassèrent l'ennemi des nombreuses fermes et boqueteaux au sud et à l'est du bois du Polygone. Les Australiens s'emparèrent de Molenaerehoek et des maisons de la route de Zonnebeke à Broodfeinde.

Les Néo-Zélandais prirent Gravenstafel pendant qu'à leur gauche d'autres divisions anglaises, prolongeant la ligne de notre avance, atteignaient les abords de Poelcappelle.

Peu après le déclenchement de l'assaut, nos premiers objectifs étaient atteints sur la totalité du front d'attaque.

Notre mouvement vers nos derniers objectifs fut exécuté conformément aux ordres donnés et avec le même succès.

Des troupes anglaises enlevèrent les villages de Reutel et de Noorderdijkhoek et s'emparèrent de la hauteur qui domine Beelaere. Des régiments australiens prennent position près de Broodfeinde, c'est-à-dire fort en avant de la crête située à 8 kilomètres à l'est d'Ypres, d'où la vue s'étend librement vers l'est.

À gauche de l'attaque, des formations anglaises s'emparèrent de la majeure partie de Poelcappelle et de tous les objectifs à l'est de l'église de ce village.

Nous avions atteint avant midi toute notre ligne d'objectifs.

Les renseignements donnés par les prisonniers et confirmés par les identifications d'unités et les numéros trouvés sur les morts établissent que notre attaque n'a prévenu que de quelques minutes une attaque en force que devaient exécuter cinq divisions allemandes sur notre front, entre le bois du Polygone et Zonnebeke.

Notre barrage surprit l'ennemi au cours de sa concentration et l'empêcha de déclencher son attaque.

Celles de ses formations d'infanterie qui avaient échappé au feu de notre artillerie furent écrasées par notre avance.

Les pertes subies par les Allemands dans les secteurs où ils avaient préparé leur attaque les ont empêchés jusqu'ici de développer des contre-attaques nombreuses. Deux tentatives effectuées au début de l'après-midi, à l'est de Gravenstafel, ont été brisées par nos feux avant que l'ennemi ait pu aborder nos lignes.

Une autre contre-attaque au nord-est de Langemarck a été impuissante, en dépit d'une lutte violente, à rejeter nos troupes des positions conquises par elles.

Trois autres tentatives, faites dans le courant de l'après-midi au sud-est du bois du Polygone, ont été également infructueuses.

Les pertes subies par l'ennemi au cours de cette bataille ont été extrêmement élevées en raison surtout du nombre extraordinaire de troupes qu'il tenait réunies sur le front de bataille au moment où notre attaque a été déclenchée. De notre côté, les pertes sont légères.

Nous avons capturé, outre les prisonniers indiqués plus haut, un certain nombre de canons et une grande quantité de matériel.

Les nuages bas et un violent vent d'ouest ont rendu hier les opérations aériennes presque impossibles. Nos appareils d'artillerie ont pu cependant faire quelque travail.

Quatre de nos pilotes ont tenté de bombarder un champ d'aviation. Un d'eux réussit à atteindre et bombarder son objectif et deux autres purent jeter leurs bombes sur d'autres cibles à l'intérieur des lignes allemandes.

Les aviateurs ennemis ne sont sortis qu'en très petit nombre. Un appareil allemand a été contraint d'atterrir désarmé. Un des nôtres n'est pas rentré.

Il faut ajouter un septième aéroplane aux six précédemment indiqués comme abattus par nous dans la journée du 2.

« La difficulté de notre avance et rendu plus pénible le travail de nos aviateurs. Ils n'en ont pas moins accompli leur mission, donnant de temps à autre des renseignements sur les positions occupées par nos troupes et les points de concentration des contre-attaques ennemies. »

« Ce cimetière est en bordure de la route de Poelcappelle à Saint-Julien et à quelque deux cents mètres de l'église. Si Guynemer y a été réellement inhumé, on peut dire que l'on se bat depuis hier matin sur sa tombe toute fraîche, mais j'ajouterais que le renseignement fourni par les Allemands sur le lieu de la sépulture du jeune héros rencontre beaucoup de scepticisme parmi nos alliés ; ceux-ci font remarquer qu'aux dates de la mort et de l'inhumation de Guynemer le village de Poelcappelle et son cimetière se trouvaient déjà sous un feu violent de l'artillerie britannique et qu'il est peu vraisemblable que Guynemer ait été inhumé sous le feu de l'ennemi, avec les honneurs militaires. Nous ferons tout notre possible, quant à nous, pour retrouver notre cher et illustre compatriote. »

DANS LE CIMETIÈRE OU GUYNEMER REPOSE LA LUTTE FAIT RAGE

L'aviateur allemand Wissemann qui abattit notre « as des as » est abattu à son tour.

FRONT BRITANNIQUE, 5 octobre. — Nos troupes occupent soigneusement une grande partie du gros village de Poelcappelle, qui n'est séparé de la forêt d'Houthulst que par une distance de trois kilomètres environ.

Les troupes anglaises ayant atteint l'église du village ont dépassé le cimetière, où, si l'on en croit des informations d'origine allemande, notre cher Guynemer aurait été inhumé le 14 septembre.

Ce cimetière est en bordure de la route de Poelcappelle à Saint-Julien et à quelque deux cents mètres de l'église. Si Guynemer y a été réellement inhumé, on peut dire que l'on se bat depuis hier matin sur sa tombe toute fraîche, mais j'ajouterais que le renseignement fourni par les Allemands sur le lieu de la sépulture du jeune héros rencontre beaucoup de scepticisme parmi nos alliés ; ceux-ci font remarquer qu'aux dates de la mort et de l'inhumation de Guynemer le village de Poelcappelle et son cimetière se trouvaient déjà sous un feu violent de l'artillerie britannique et qu'il est peu vraisemblable que Guynemer ait été inhumé sous le feu de l'ennemi, avec les honneurs militaires. Nous ferons tout notre possible, quant à nous, pour retrouver notre cher et illustre compatriote.

Le lieutenant Wissemann est abattu à son tour

AMSTERDAM, 4 octobre. — On mande d'Albeufeld à la Gazette de Cologne que l'aviateur qui tua le capitaine Guynemer est le lieutenant Wissemann.

Celui-ci a succombé depuis. Le lieutenant Wissemann, écrivant à ses parents pour leur raconter comment il avait abattu le capitaine Guynemer, leur disait : « Ne vous inquiétez pas, car jamais je ne pourrai avoir un ennemi aussi dangereux. »

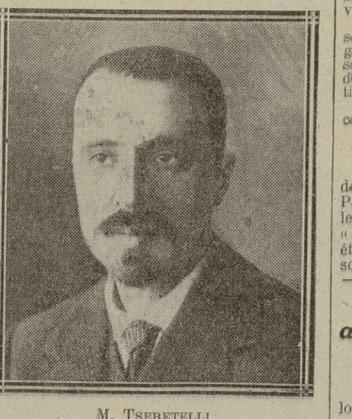
Kerensky persiste dans ses intentions

L'intervention de Tseretelli a permis d'établir un compromis. -- Un Parlement provisoire contrôlera le gouvernement.

Ce que l'on sait, d'après les dépêches quelque peu confuses qui parviennent de Petrograd, de l'attitude et des propos de Kerensky montre que celui-ci ne paraît attacher qu'une importance relative à la conférence démocratique de Petrograd, dont les votes contradictoires ont été émis sous la pression de groupes anonymes et irresponsables. Il considère comme bien plus intéressantes les opinions de chefs de partis connus et dont la parole a de l'autorité, tels que Tseretelli et Avksentiev.

Kerensky semble décidé à former son ministère de coalition, quoiqu'il ait ajourné la nomination des collaborateurs désignés par lui sur la liste de « ministrables » qui a été publiée. On ne peut préjuger encore de ce qu'il lui sera possible de faire et la situation reste obscure.

Cependant une dépêche de Petrograd indique nettement que la nécessité d'une solution acceptable pour tout le pays s'est imposée à l'esprit des membres de l'Assemblée démocratique qui composent le bureau. Ils ont cherché à unifier, sur un programme minimum, les volontés et les tendances représentées à l'Assemblée. Et M. Tseretelli, qui, déjà, quelques jours auparavant, avait signalé aux extrémistes l'erreur qu'ils faisaient en s'imaginant que les partis bourgeois leur abandonneraient sans lutte le pouvoir, a proposé une résolution dont voici les grandes lignes :



M. TSERETELLI

« Il est indispensable de constituer un fort pouvoir révolutionnaire qui observe le programme de la conférence de Moscou du 27 août. Préalablement à la convocation de l'Assemblée constituante, il faut établir la responsabilité du gouvernement devant un organe représentatif qui reflète la volonté nationale et, à cet effet, il faut instituer dans le sein de la conférence démocratique un organe permanent qui ait la mission de contribuer à l'organisation du pouvoir sur les bases susindiquées. Si des éléments bourgeois entrent dans ce gouvernement, il est indispensable de compléter l'organe représentatif par des députés bourgeois, qui seront nécessairement en minorité. »

« Le gouvernement sera responsable devant l'organe susindiqué. »

La conférence a adopté la résolution susmentionnée par 839 voix contre 106.

Ainsi se trouve constitué un « Avant-Par-

COMMENT BOLO PACHA FUT MIS EN RELATIONS AVEC L'EX-KHÉDIVE

C'est ce que le capitaine Bouchardon a demandé hier à M^{me} Lafargue, de l'Opéra.

L'état de Bolo pacha continue à s'améliorer sensiblement. Il s'est alimenté de lait et de bouillon en quantité suffisante. Le docteur Socré, médecin légiste, et les docteurs Dufour et Lapointe, du Val-de-Grâce, ont visité, hier matin, l'inculpé. Celui-ci va être soumis au régime des valides, et il pourra, dans quelques jours, être transféré à la prison de Santé, où le capitaine Bouchardon lui ferait subir son prochain interrogatoire.



M^{me} MARIE LAFARGUE (Phot. Femina.)

Le capitaine rapporteur a entendu, hier matin, Mme Lafargue, dont il est question dans le rapport de Berne. C'est par Mme Lafargue, une ancienne cantatrice amie de Youssouf Sadik pacha, un des familiers de l'ancien khédivé d'Egypte, que Paul Bolo fut mis en relations avec Abbas-Hilmi.

Mme Lafargue est une cantatrice fort connue dans les milieux de théâtre.

Sa mère, qui dirigeait une boucherie à Biarritz et qui avait dix enfants, comptait parmi sa clientèle Mme Muller, qui devait devenir Mme Bolo.

Mme Lafargue est sortie en 1893 du Conservatoire, où elle était élève de Duvernois, avec un premier prix d'opéra. Douée d'une belle voix de soprano, elle fut engagée à l'Opéra, où elle débuta en créant, en remplacement de Mme Bréval, le rôle de Frédégonde dans la pièce de Guiraud et Saint-Saëns.

Elle chanta à l'Opéra-Comique sous les directions Carvalhiet Carré, et à la Gaiété-Lyrique, où sa dernière création fut le rôle d'Éunice de *Quo Vadis* ?

Elle effectua de nombreuses tournées en Amérique du Sud, en Italie, en Espagne, et surtout en Egypte, où elle eût des relations très étendues.

Le capitaine Bouchardon a recueilli également la déposition de M. Bertelli, agent de M. Hearst, directeur et propriétaire de nombreux journaux aux États-Unis.

Dans l'après-midi, Bolo pacha a reçu dans sa cellule la visite de M. Jacques Bonzon, son défenseur. L'entretien a duré près d'une heure. Bolo aurait fait, dit-on, de nouvelles révélations.

Une saisie-arrêt d'un créancier de Bolo

M. Maurice de Sevin, propriétaire en Savoie, est créancier de Bolo pour une somme de 125.000 francs. En conséquence, il demanda, hier, au juge des référés, par l'organe de M^e Albert Salmon, l'autorisation de pratiquer une saisie entre les mains de M. Charles Humbert et de la Société du Journal.

Dans sa requête, M. de Sevin explique qu'il ignorait la situation de fortune de Bolo, celui-ci ayant toujours crié misère afin d'obtenir des délais de paiement.

La saisie sollicitée a été autorisée jusqu'à concurrence de 150.000 francs, représentant le capital et les intérêts de la créance de M. de Sevin.

Bolo n'était pas chevalier de la Légion d'honneur

Le général Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur, a adressé la lettre suivante au directeur du *Tout-Paris* :

Paris, le 3 octobre 1917.

Monsieur,

Je suis informé que M. Bolo (Marie-Paul) est signalé dans le « Tout-Paris » comme étant chevalier de la Légion d'honneur.

J'ai l'honneur de vous informer que cette personne n'est point membre de l'ordre de la Légion d'honneur et, par suite, je vous prie, si son nom doit figurer dans votre édition de 1918, de vouloir bien faire disparaître la mention d'un titre auquel elle n'a aucun droit.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

ARRESTATION DE DEUX ANCIENS PRÉSIDENTS DU CONSEIL EN GRÈCE

Bon gré mal gré, MM. Scouloudis et Lambros comparaitront devant une commission d'enquête.

ATHÈNES, 3 octobre (retardée dans la transmission). — MM. Scouloudis et Lambros, anciens présidents du Conseil des ministres, qui avaient été convoqués par la commission parlementaire d'enquête, n'ont pas répondu à cette convocation et ne se sont pas présentés.

Ordre a été donné à la police de les appréhender et de les amener, même par la force, devant la commission.

M. Lambros se trouvait à Kalissia. M. Michalopoulos, chef de la Sûreté, muni d'un mandat d'amener, se présenta à la villa de l'ancien président du Conseil et demanda à lui parler ; il fut introduit aussitôt. M. Lambros s'excusa de n'avoir pas répondu à la convocation ; il désirait se consacrer tout entier à un important ouvrage d'histoire récemment entrepris. Mais M. Michalopoulos, peu satisfait de cette explication, mit l'historien en demeure de se présenter devant la commission d'enquête. M. Lambros objecta qu'il n'y avait plus de train pour se rendre à Athènes. Le chef de la Sûreté mit alors M. Lambros en état d'arrestation, et celui-ci, dans l'impossibilité de gagner du temps, se décida à partir pour Athènes où il arriva à 13 h. 30.

M. Lambros se présenta devant la commission d'enquête, il prit connaissance des charges accablantes dressées contre lui et déclara qu'il se réservait de répondre devant la Haute-Cour. Avant de lui permettre de se retirer, on l'invita à se présenter demain de nouveau afin d'achever de le mettre au courant des accusations portées contre lui.

Pendant ce temps, on apprenait que M. Scouloudis, qui la police n'avait pu trouver à son domicile, était occupé à chasser à Sunium. Il sera appréhendé demain.

Indépendamment de MM. Scouloudis et Lambros, la commission d'enquête interrogera samedi prochain MM. Rhallys, Dragoumis et Hadjicras.

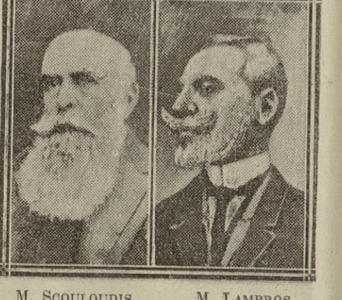
Il est probable qu'une commission spéciale va être désignée pour enquêter sur le cabinet Gounaris, et que le gouvernement grec demandera au gouvernement français l'autorisation de transférer en Grèce M. Gounaris, qui est actuellement retiré en Corse.

La Haute-Cour sera constituée par 13 juges élus parmi les présidents et les conseillers de la Cour de cassation. Elle sera présidée par le président de la Cour de cassation. Les débats commenceront le 14 octobre.

Les charges relevées contre M. Lambros

ATHÈNES, 5 octobre. — La commission d'enquête parlementaire a été saisie de nouveaux documents d'une gravité décisive, à la charge du cabinet Lambros. Ces pièces établissent formellement que tandis que M. Lambros protestait de ses sentiments amicaux envers l'Entente il avait donné des ordres secrets pour mobiliser les troupes dont le roi Constantin et son entourage se croyaient sûrs et les jeter sur les soldats alliés alors engagés dans l'offensive contre Monastir.

C'est ainsi que le 5 janvier 1917, le corps d'armée de Patras avait reçu l'ordre de



M. SCULOUDIS M. LAMBROS

mobiliser, en même temps que de grandes quantités de fusils à tir rapide, de munitions et de bombes étaient distribués par les arsenaux aux Ligues de réservistes et aux comitatdjis opérant en Thessalie, le tout en vue de l'agression concertée entre Athènes, Berlin et Sofia.

Le débat sur le ravitaillement

La Chambre a continué hier, sans l'achèvement, la discussion des interpellations sur le ravitaillement.

La question du pain livré à la consommation parisienne fut notamment posée.

Le blutage à 85 % est illusoire, dit M. Louis Dubois, car 400 grammes de pain de farine excellente valent 500 grammes de pain fait avec de la farine blutée à 85 %. Les consommateurs sont prêts à payer le pain un peu plus cher à condition qu'on leur donne un pain meilleur dont ils consomment moins.

M. Maurice Long, ministre du Ravitaillement, s'empressa de prendre acte de cette déclaration d'un représentant de l'agglomération parisienne, reconnaissant que le pain est moins bon à Paris qu'en province.

Le gouvernement exigera dorénavant que les blés soient nettoyés. Il tiendra compte aussi, pour le rendement, de la qualité du blé fourni aux minotiers. S'il n'aboutit pas ainsi, il arrivera à la mise en régie.

Quant à ce qui concerne le prix du pain à Paris et sa qualité, c'est une question dont le ministre s'entretiendra avec le groupe des députés de la Seine.

On continuera mardi.

L'ouverture, M. Deschanel avait annoncé le dépôt, par M. Basly, d'une demande d'interpellation sur la situation malheureuse faite aux réfugiés des pays envahis.

Léopold BLOND.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 63, PARIS
Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR L'OUBLIÉE PAR ANDRÉ REUZE

Au moment où Hubert Larocière descendait du métro, à l'Etoile, d'un pas élastique de cinquante ans bien conservé, son regard fut attiré par celui d'une dame, une grosse dame depuis une douzaine d'années, il la reconnut tout de suite. Il comprit que, s'il la saluait, il serait étonné de la voir en un visage se transformant en sourire. Une seconde, il hésita, et parce qu'un groupe d'ouvriers le pousculait il ne sut pas.

La dame s'en allait. S'ils se rencontraient de nouveau, elle éviterait de le regarder. Pourtant, il se fit informé avec plaisir de ce qu'elle était devenue.

Au lieu de continuer en métro vers Passy, il rentra chez lui à pied, lentement.

— Comme elle a engraisssi... Elle, si fière de sa ligne... Elle a toujours des yeux splendides et son port de reine... C'est bien un voile de veuve qu'elle porte... Elle était donc mariée... Curieux : ces danseuses anglaises se marient assez souvent ! Elle avait disparu... On ne s'en aperçoit qu'après... 1904... Ça fait treize ans... C'est effrayant... Nelly... Quelle amie charmante... J'aurais été très heureux de lui parler...

Rentré chez lui, il s'enferma dans son studio et s'assit pour mieux réfléchir.

Son mécontentement s'aggravait d'une inquiétude vague, non pas que la rencontre imprévue de cette ancienne amie éveillait un remords en lui — la vie les avait séparés après une courte et agréable liaison, ils ne pouvaient garder un bon souvenir l'un de l'autre — mais en analysant sa nouvelle impression, il s'efforçait d'en découvrir la cause.

La silhouette à peine entrevue de cette grosse dame qui avait été une danseuse ailée s'obstinait devant ses yeux en tache noire.

— Elle avait trente-sept ans, ça lui en fait cinquante... un grand âge.

Où, c'était bien ce qui l'émeuvait : l'outrage des années brutalement constaté sur une femme un peu plus jeune que lui. Il s'approcha d'une glace et se sourit. Dieu merci, il restait bien portant, vert, séduisant encore. Même, sa moustache grisonnante avait peut-être plus de race. Il se sourit une deuxième fois, alluma une cigarette :

Pauvre Nelly !

Tiens... Nelly quoi ? Il oubliait son nom. Quel manque de galanterie... Robertson... Robinson ?... Décidément, c'était stupide.

Pensif, il s'arrêta devant un coffret arabe incrusté de nacre qu'il remplissait depuis un quart de siècle, et où il ne prenait jamais rien. Par manie de collectionneur, vanité aussi peut-être de beau garçon à bonnes fortunes, il avait enfilé là un souvenir de chacune d'elles.

A cause de son agréable caractère, de son optimisme contagieux, ses aventures ne finissaient jamais très mal, et il s'était plu à conserver une lettre de celle-ci, un mot de celle-là, pour les relire plus tard, disait-il, dans son fauteuil de vieillard.

Il ne se sentait pas fini. Aussi bien n'allait-il chercher qu'une lettre parmi tant d'autres, celle qui lui révélerait le nom perdu.

Du coffret presque plein montait une odeur surprenante, un parfum fané composé des parfums divers dont tous ces feuilletés avaient été imprégnés. Il ne rappela particulièrement aucune femme, à Larocière ; c'était toute sa vie amoureuse qui assiégeait sa mémoire.

Avant installé le coffret près de lui sur un divan, il compulsait respectueusement les enveloppes roses, mauves, bleues, et il dut en regarder beaucoup pour remonter à treize années en arrière.

— Ces caractères renversés, nets, c'est sûrement d'elle... Mais oui, Nelly Bentzon... Elle a été presque célèbre au music-hall. Comment pouvais-je oublier son nom...

Tout en parlant, il regardait sur une autre enveloppe une écriture longue et fine qui lui avait été chère, et, pour lire cette seconde lettre, il laissa tomber la première.

Berthe d'Aubigny, une artiste encore. Le monde entier s'était intéressé à ses démentés avec un prince balkanique, mais lui, Larocière, se la rappelait toute jeune, inconnue, assise sur ce même divan, et il rêvait, il rêvait...

Machinalement, sa main puisait dans le coffret une troisième lettre, et après celle-là il en prit une autre, et une autre...

Elles se révélèrent toutes en quelques lignes dans ces reliques qui contenaient des aveux de la passion, de l'inconscience, de ses horaires, de la stratégie pleine d'émotion. Lui, au passage, prononçait un nom, évoquait chacune de ces figures féminines, comme un écolier qui, son livre fermé sur le poise, se récite tout bas quelque chose.

Et puis ses doigts déplièrent une feuille de papier, simple, que ne contenait aucune enveloppe, il lut :

« Impossible aujourd'hui, mais vendredi, à l'heure habituelle.

» Tendresses.

Pas de nom, pas de date, aucune indication. L'écriture, intéressante d'ailleurs, ne lui rappelait rien. Il hochait la tête, reposa le billet, et continua d'exhumer ses souvenirs, mais il ne lisait plus avec la même attention. Bientôt il reprit l'énigmatique feuille de papier.

Impossible aujourd'hui... Elle venait souvent... L'heure habituelle... Elle avait son heure... Il ne se rappelait rien, rien, il ne pouvait faire surgir du passé ni une physionomie, ni une silhouette, ni un nom. Et il murmura dans le vide le dernier mot, ce mot qui avait dû lui causer de la joie, sur lequel, peut-être, il avait posé ses lèvres : tendresses... tendresses...

Les lettres précédentes, il les avait relues sans amertume, avec même une émotion douce et un cœur réjoui, chaque visage évoqué lui apparaissait souriant. Là, rien... Il l'avait aimée, il l'avait sûrement aimée ; de nature impulsive et affectueuse, il était sincère avec chacune d'elles. Tendresses... tendresses...

La nuit montait de la rue tranquille. Devant les lettres éparées, il songea aux femmes qui les avaient écrites ; à l'amic trop jeune qui venait encore le voir et le quitterait bientôt, il entrevit la vanité de toute sa vie et, sur la lettre de la maîtresse oubliée, lentement, longuement, il pleura.

André REUZE.

Boire aux repas

Vittel-Grand Source

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

LES ANGLAIS DOMINENT MAINTENANT LA PLAINE DE MENIN ET DE ROULERS

Les Allemands n'ont plus, sur le front des Flandres, qu'une seule position dominante, encore est-elle menacée.

FRONT BRITANNIQUE, 5 octobre. — Ce n'était pas un temps à mettre un avion dehors, et, malgré cela, nombre de nos avions s'efforcèrent de prendre l'air dès le début de la bataille.

Il s'agit, les malheureux, comme les feuilles mortes que le vent emporte en automne, et leur acharnement à lutter contre le vent arrachait aux combattants des cris d'admiration.

En raison du vent qui soufflait en tempête, le commandement britannique avait dû renoncer à employer les avions, mais un grand nombre de volontaires s'offrirent à braver les intempéries et ils obtinrent que pendant tout le jour deux des leurs tiendraient l'air constamment ; malgré qu'ils fussent contraints de voler très bas et que, pour rentrer, ils eussent le vent debout, pas un appareil n'a été perdu.

Plus que les villages dont la nomenclature orne si joliment le bulletin de victoire de cette nuit, les positions conquises ont de l'importance en l'espèce. Depuis hier, toute la ligne des hauteurs qui dominent la cuvette d'Ypres depuis Warneton jusqu'à Broodfende nous appartient ; au lieu d'être observés et dominés, c'est nous qui observons et dominons la plaine de Menin et de Roulers, nous pourrions désormais, si nous le voulons, tenir Bruges sous notre observation.

En fait de positions dominantes, l'ennemi ne possède plus que l'extrémité septentrionale de la crête de Paschendaele avec le village de même nom, et la position de Moorslede ; mais Paschendaele est immédiatement menacé par la possession de Broodfende au sud et par notre avance au delà de Poelcappelle à l'ouest et en avant de Moorslede ; c'est un flot qui ne se retire à rien de défendable et qui ne pourra sauver l'ennemi.

Qu'est-ce à dire ? Devons-nous, sur la foi de l'hypothèse démentie, attacher créance à l'hypothèse d'une retraite imminente et d'une vaste enveloppe des Allemands dans les Flandres ?

Peut-on croire que l'ennemi consentirait de plein gré à dégager la côte belge, d'une part, et Lille, de l'autre ? Jose écrit, sous ma responsabilité personnelle, qu'il n'y a rien à attendre de ce côté.

LES RUSSES 'ACCROCHENT' DES FORGES ENNEMIES CONSIDÉRABLES

PETROGRAD, 5 octobre. — Une haute personnalité militaire nous a fait les déclarations suivantes :

« Les événements du mois de juillet sur le front russe, puis le percement de nos positions en août au sud-est de Riga, dans la région d'Ixku, en même temps que la réorganisation de l'armée russe sur des bases nouvelles et que certains événements à l'intérieur de la Russie ont fait fléchir la confiance en la fermeté de nos armées et ont provoqué dans une partie de la presse étrangère des inquiétudes et des doutes en ce qui concerne, de notre part, la continuation des obligations que nous imposent nos alliances.

« Les inquiétudes de la presse alliée, qui dans chaque pays a la garde de l'intérêt national, sont compréhensibles, mais elles paraissent provenir d'une connaissance insuffisante de la situation réelle sur l'ensemble du front russe.

« Plus de six mois et demi ont passé depuis le début de la Révolution et l'armée russe, dans son ensemble, continue à tenir sur son front des forces ennemies qui, pendant cette période, loin de décroître n'ont, au contraire, cessé d'augmenter.

militairement parlant aucun indice permettant de prêter à l'ennemi un pareil projet ; au contraire, je pense que l'ennemi s'efforcera et s'efforcera par tous les moyens en son pouvoir d'échapper à la dure nécessité d'une retraite de ce genre.

Les Allemands nous disputent encore le chemin, les contre-attaques succèdent aux contre-attaques, et, depuis vingt-quatre heures, ils n'ont pas déclenché contre le nouveau front de nos alliés moins de onze contre-attaques ; trois ont eu pour objectif le petit village de Renteil, qui se trouve entre le bois du Polygone et Becelaere et marque le point culminant de la crête. Finalement le village est demeuré entre nos mains à l'exception de quelques maisons à l'est, qui se trouvent dans le « woman's land ».

En neuf mois, les Anglais ont pris 332 canons et fait 51.435 prisonniers

LONDRES, 5 octobre. — Le général Maurice, directeur des opérations militaires, dans une interview avec le correspondant de l'agence Reuters a déclaré que, pendant les neuf mois derniers jusqu'au 30 septembre, les Anglais ont fait prisonniers 51.435 Allemands et ont pris 332 canons lourds et de campagne, et que, de leur côté, ils ne perdirent aucun canon sur le front ouest, ou leurs pertes totales ont été de 1.065 prisonniers.

Une infirmière américaine blessée

Miss Mc. Donald, infirmière américaine dans un des hôpitaux de la Croix-Rouge sur le front britannique, a été sérieusement blessée au cours d'un violent bombardement.

Miss Mc. Donald est la première infirmière américaine blessée depuis le début de la guerre.

Elle espère être guérie rapidement afin de pouvoir continuer l'œuvre qu'elle était venue accomplir en France.

UN NEVEU DU KAISER LUI FAIT UN PROCÈS

C'est le prince Frédéric-Léopold, fils de la princesse Louise-Sophie de Schleswig-Holstein.

ZURICH, 5 octobre. — On télégraphie de Berlin :

Un procès sensationnel se déroule actuellement à Berlin devant le tribunal spécial, composé des cinq plus hauts magistrats prussiens, auquel est confié la tâche de juger les affaires dans lesquelles sont mêlés des membres de la famille des Hohenzollern. Voici quels sont les faits de la cause, comme on dit en style judiciaire :

Le prince Frédéric-Léopold de Prusse, né le 27 août 1895, qui est le plus jeune fils du prince Frédéric-Léopold, cousin de l'empereur, et de la princesse Louise-Sophie, sœur de l'impératrice, s'était fait remarquer depuis longtemps par une vie excentrique.

Jusqu'à l'été dernier, le jeune prince avait habité Munich où il travaillait comme peintre. Il y a quelques mois, le kaiser décréta que son jeune parent serait privé de ses droits de majorité et placé sous la surveillance et le contrôle d'un tuteur.

Un officier de haut rang, le colonel von Heyden, fut désigné pour remplir cette mission et en même temps le prince Frédéric-Léopold reçut l'ordre de quitter Munich pour aller habiter Cassel. Cette mesure fut prise par l'empereur en raison des dettes énormes que le prince Frédéric-Léopold avait faites à Munich. Celui-ci qui, dès l'accomplissement de sa vingt et unième année, avait reçu une somme importante et qui jouissait d'un revenu annuel de 90.000 marks, avait néanmoins fait en un an pour plus de 1.350.000 marks de dettes.

Le procès actuel est motivé par une pétition du jeune prince qui demande au tribunal spécial d'annuler l'ordre du kaiser et de lui rendre tous ses droits et son entière liberté.

Dans cette pétition, le prince Frédéric-Léopold conteste le montant de ses dettes, soutient qu'elles s'élevaient seulement à 900.000 marks et affirme que cette somme a été dépensée pour soutenir son train de maison à Munich.

La décision prise par le kaiser portait, en outre, qu'un apanage annuel de 60.000 marks, serait accordé au jeune prince et que cette somme serait perçue par le colonel von Heyden, son tuteur. Le prince Frédéric-Léopold père refusa d'obéir à cet ordre et fit parvenir directement l'argent à son fils par l'intermédiaire de la princesse.

Le colonel von Heyden, agissant au nom du kaiser, porta plainte contre le prince pour l'obliger à lui verser cette somme.

La pétition du prince Frédéric-Léopold et la plainte du colonel von Heyden ont été jointes devant le tribunal.

Parmi les avocats représentant les intérêts du prince Léopold se trouve le député socialiste Wolfgang Heine. Celui-ci, dans sa plaidoirie a exposé que sur ordre de l'empereur le colonel von Heyden avait fait vendre aux enchères les collections artistiques et les meubles magnifiques que possédait le prince Frédéric-Léopold.

Le tribunal a repoussé la requête du colonel von Heyden et a décidé que le prince Frédéric-Léopold père aurait le droit de faire parvenir à son fils le montant du revenu de 60.000 marks qui lui a été accordé.

Le tribunal a renvoyé à quinzaine la suite de l'affaire, c'est-à-dire l'examen de la pétition du jeune prince. (Radio.)

Le torpillage du « Drake »

LONDRES, 5 octobre. — Le Drake, qui a été coulé, est un croiseur jaugeant 14.150 tonneaux ; il datait de 1899. Il était armé de deux canons de 9 pouces comme principales pièces. Il portait 900 hommes d'équipage.

Ce que l'on dit à l'étranger

L'OFFENSIVE BRITANNIQUE The Morning Post : Cette bataille est la plus importante de la campagne de 1917, car l'effet de la défaite subie par l'ennemi sera très étendu.

The Times : Jamais une armée n'a été aussi harcelée que l'armée allemande l'est autour d'Ypres, jamais l'ennemi n'avait atteint la partie centrale de la crête de Paschendaele avec la hauteur d'Abraham et les villages de Boesinghe, Gravenstafel et Renteil et d'innombrables positions défensives.

Le discours du comte CZERNIN Le Taeglische Rundschau : De Moscou à Washington, on sait que le comte Czernin veut la paix et le démentement à tout prix. Au fond, il ne dit pas autre chose que ce que confient notre réponse au pape, mais le ton et l'esprit en sont autres.

La Leipziger Volkszeitung : Le comte Czernin tend d'une main à nos adversaires une paix de renoncements ; mais, de l'autre, il les menace avec une paix de conquêtes.

Le Lokal Anzeiger : Personne ne peut douter que l'idée principale renfermée dans l'important discours prononcé par le comte Czernin s'accorde avec l'opinion du gouvernement allemand.

La Post : Les points matériels du discours du comte Czernin correspondent à la conception allemande de l'avenir de l'Europe tel que la définit la réponse allemande à la note du pape.

L'affaire Turmel

Après avoir reçu signification par M. Levasseur, huissier près le tribunal de la Seine, de l'ordonnance rendue par le juge Gilbert en faveur de M. Cousin, huissier de la Chambre des députés, M. Turmel, député des Côtes-du-Nord, s'est rendu, hier après-midi, au Palais, où il a fait opposition devant la chambre des mises en accusation à la seconde ordonnance du magistrat instructeur rejetant la jonction des deux affaires.

De son côté, M. Gilbert, poursuivant l'instruction de la plainte portée contre M. Turmel pour « commerce avec l'ennemi », a entendu plusieurs témoins qui ont déposé sur la situation personnelle financière du député de Guingamp avant la guerre.

On nous affirme que M. Cousin a l'intention de déposer une plainte en dénonciation calomnieuse contre M. Turmel.

Juste retour !...

La mort de l'amiral Biard



L'AMIRAL BIARD dont nous avons annoncé hier la mort prématurée.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — L'ennemi a tenté sans succès plusieurs coups de main au cours de la nuit, notamment en Champagne, à l'est de la butte de Souain et en Haute-Alsace, vers Michelbach. Violentes actions d'artillerie sur la rive droite de la Meuse, dans la région de Bezonvaux et de la cote 344.

23 HEURES. — Sur le front de l'Aisne, nous avons repoussé deux coups de main tentés par les Allemands au sud-est de Chevreaux et à l'est de Cerny.

En Champagne, activité réciproque de l'artillerie à l'ouest de la ferme Navarin et dans la région des Monts. Sur la rive droite de la Meuse, notre artillerie a pris sous son feu et dispersé des rassemblements ennemis signalés dans la région du bois des Caures. Journée calme sur le reste du front.

Front britannique

13 HEURES. — L'ennemi a violemment bombardé cette nuit nos nouvelles positions à l'est d'Ypres, mais il n'a lancé aucune autre attaque. Nos troupes organisent le terrain conquis. Un détachement qui tentait de pénétrer dans nos tranchées, la nuit dernière, au nord de Gouzevaux, a été rejeté avec pertes par nos feux d'infanterie et de mitrailleuses. Trois autres tentatives de coup de main ont été effectuées par l'ennemi dans la région de Lens ; elles ont toutes échoué après une lutte fort vive sur un des fronts attaqués.

22 HEURES. — Aucune action d'infanterie de quelque importance n'a eu lieu aujourd'hui sur le front de bataille. Nos troupes ont consolidé leurs positions.

Rien à signaler sur le reste du front.

LE CHIFFRE DES PRISONNIERS FAITS PAR NOUS DEPUIS HIER MATIN S'ÉLÈVE À 4.446, DONT 114 OFFICIERS.

Le temps a rendu presque impossible toute opération aérienne dans la journée du 4. Malgré la pluie, les nuages et le vent extrêmement violent, nos appareils d'artillerie ont cependant observé la progression des troupes et signalé leurs positions, ainsi que les mouvements de l'ennemi.

Plusieurs-uns de nos éclaireurs de combat ont franchi les lignes et attaqué des formations, canons et convois ennemis. Un de nos appareils n'est pas rentré.

Front italien

Depuis le Giudicarie jusqu'au Brenta, nos patrouilles ont été actives et ont fait quelques prisonniers. Des rafales d'artillerie ont eu lieu, plus fréquentes et plus vives sur le plateau d'Asiago.

FRONT DU NORD, OCCIDENTAL ET DU SUD-OUEST.

Fusillade et reconnaissances d'éclaireurs. FRONT ROUMAIN. — Du côté de Seletin, dans la région de Milecheouzzeguzi (au sud de Radaouz), le 4 octobre, vers 19 h 30, l'ennemi a pris l'offensive en colonnes épaisses, mais il a été arrêté par les feux de notre artillerie.

Dans la direction de Bouzeou, à 6 heures, l'ennemi a commencé à diriger un bombardement sur le secteur compris entre les lacs, dans la région du village de Dimeni (au nord de l'embouchure de la rivière Bouzeou).

Après une préparation d'une demi-heure, l'infanterie bulgare a attaqué nos positions et a occupé quelques tranchées de première ligne. Vers 7 heures, la situation a été rétablie par une contre-attaque de notre part.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la direction de Dioto et Amadia (ce dernier village se trouve à 75 verstes au nord de Mossoul), nos éléments ont pris d'assaut le village de Nereman (à 25 verstes au sud-ouest de Orsmal).

OPERATIONS AERIENNES. — Le 3 octobre, dans la soirée, un de nos appareils s'est brisé en atterrissant ; le pilote, le capitaine Konak, a été grièvement blessé, et l'observateur, le sous-lieutenant Gollias, est mort des suites de la chute.

Le 4 octobre, entre 4 et 6 heures, nous avions été jetés des bombes sur les organisations de l'arrière de l'ennemi, dans la région de S...gone.

Front de Macédoine

(4 octobre). — Journée calme sur l'ensemble du front, sauf dans la boucle de la Cerna et au nord de Monastir, où la lutte d'artillerie a été assez active.

Bourse de Paris du 5 octobre 1917

Table with columns for VALEURS, Cours précédent, Cours du jour, and sub-sections for PARQUET, MARCHÉ EN BANQUE, and COURS DES CHANGES.

BÉNÉDICTINE TONIQUE - DIGESTIVE La Grande Liqueur française

